GEORGES LAFAYE

PAR H. GOELZER

Quelques mois à peine après le décès de notre confrère Edm. Courbaud, nous avons appris la mort soudaine d'un de nos plus dévoués confrères, M. Georges Lafaye, professeur honoraire de poésie latine à la Faculté des lettres. J'ai le triste devoir de saluer sa mémoire et, ce qui ajoute à mon chagrin, c'est que Lafaye, entré à l'École normale la même année que moi et, par conséquent, mon camarade, était demeuré mon ami et que nous n'avons jamais cessé d'avoir les relations les plus affectueuses. Mais ce n'est pas seulement de l'ami, c'est surtout du savant et du latiniste que je dois vous entretenir; je ne vous demande qu'une chose, c'est de m'excuser si j'apporte quelque émotion à m'acquitter de cette tâche.

G. Lafaye était un de nos premiers adhérents et il a été un des membres les plus zélés et les plus assidus de notre Société. Chargé d'enseigner la langue et la littérature latine aux universités d'Aix, de Lyon, puis de Paris (1891-1925), il a, durant quarante-cinq ans, prodigué à ses auditeurs les trésors d'une solide érudition. A vrai dire, les travaux auxquels il a dû sa renommée sont plutôt du domaine de l'archéologie que de la philologie latine pure, mais je me hâte d'ajouter que l'archéologie, telle qu'il l'a toujours entendue, n'intervient dans ses recherches que pour éclairer certains textes obscurs de la littérature latine. La preuve nous est fournie par la lecture des 168 articles qu'il a écrits pour le *Dictionnaire des antiquités*, dont il a été un des collaborateurs les plus éminents, avant d'être choisi en 1911 par M. Pottier pour l'assister dans la direction de ce bel ouvrage, honneur de l'érudition française.

Bien qu'on puisse regarder G. Lafaye surtout comme un tenant de l'archéologie latine, il serait injuste d'oublier les ouvrages où il s'est montré à la fois l'historien de la littérature latine et excellent latiniste. Couronné deux fois par l'Académie des inscriptions, la première fois (prix Bordin, 1892) pour *Catulle et ses modèles*, la seconde fois (prix ordinaire de l'Académie, 1896) pour son livre sur les *Métamorphoses d'Ovide et leurs modèles grecs*, il a publié une brochure in-12 : *Quelques notes sur les Silvae de Stace* (1er livre), où, au témoignage du regretté L. Havet, il a fait preuve en s'exerçant sur un texte difficile d'une méthode rigoureuse et d'une connaissance parfaite du latin. Que puis-je ajouter à ce témoignage,

sinon qu'en publiant dans la Collection des Universités de France, patronnée par l'Association Guillaume Budé, *les Poésies de Catulle*, texte et traduction, Paris, 1922, G. Lafaye a fait preuve de remarquables qualités : son introduction est un modèle : il y marque en traits sobres et précis la personnalité de Catulle, le caractère de son œuvre complexe, de ces pièces toutes spontanées voisinant avec des poèmes savants traduits ou imités des Alexandrins; il a établi le texte (fondé sur une tradition assez peu sûre) avec une maîtrise et aussi avec une prudence qu'on ne saurait trop louer; enfin sa traduction conserve les grâces de l'original, quand il y a lieu, mais voile discrètement ce que certains traits ont de scabreux. Ainsi s'explique le succès qui a accueilli cet ouvrage. Nul doute que le même accueil ne soit fait à la prochaine publication dans la même collection des *Métamorphoses* d'Ovide et — un peu plus tard — des *Fastes* du même auteur. Le premier de ces ouvrages, qui paraîtra en deux volumes, sera édité sous peu, et j'en puis parler savamment, puisqu'en ma qualité de réviseur, j'ai suivi pas à pas les efforts de Lafaye pour rester à la hauteur de sa tâche. Quant à l'édition des *Fastes*, elle est presque entièrement achevée; car Lafaye était un grand travailleur et, depuis qu'il avait pris sa retraite, il consacrait à l'étude tous les loisirs que lui laissait une santé un peu ébranlée par les incommodités de la vieillesse.

On s'étonnera sans doute que, pouvant faire valoir tous les titres qu'il s'était acquis et dont je vous ai donné une assez faible idée, Lafaye n'ait pas obtenu la récompense suprême que nous ambitionnions pour lui plutôt qu'il ne l'ambitionnait lui-même. Mais il était de ceux dont la modestie s'effarouche à la seule idée de se faire valoir. Depuis plus de trente ans, la Société nationale des Antiquaires de France l'avait choisi comme membre résidant; si honorable que soit ce titre, il semble bien que Lafaye eût mérité davantage. En tout cas, les récompenses qu'il a obtenues au cours de sa longue carrière ne me semblent pas à la hauteur des services qu'il a rendus à la science.

Henri GOELZER.